

De sang chaud

Les historiens Jacqueline Carroy et Marc Renneville mettent leur expertise au service d'un livre consacré à la mystérieuse affaire Chambige, fait divers marquant de la III^e République



Annabella et Jean-Pierre Aumont, dans « Hôtel du Nord » (1938). PHOD/SEIF

ENQUÊTE

Qui découvre ou revoit *Hôtel du Nord*, de Marcel Carné (1938), ou s'empilent du vertige des *Amants d'un jour*, exalté par la voix d'Edith Piaf (1956), se souvient-il que les couples suicidés par amour qui y sont mis en scène et chantés s'inspirent d'un des faits divers criminels les plus mythiques de la III^e République : l'affaire Chambige ? Une affaire énigmatique (le dossier judiciaire a disparu) et une tragédie passionnelle que Jacqueline Carroy, historienne de la psychologie, de l'hypnose et des rêves, et Marc Renneville, ethnologue et historien, auteur du livre *monstre Vacher l'éventreur* (Millon, 2019), exploitent dans toutes ses dimensions : judiciaires, sociales, scientifiques et littéraires.

25 janvier 1888. La scène est à Constantine (Algérie), dans la bourgeoise villa Sidi Mabrouk. Quatre coups de feu retentissent, espacés, dans une chambre verrouillée où se sont isolés, au vu et au su d'amis et du cocher qui les a conduits là, Henri Chambige (1865-1909), 22 ans, étudiant à Paris, et Magdeleine Grille (1857-1888), 30 ans, mère de famille, sans profession. Une fois la porte verrouillée, on découvre, nu et éparé sur un lit défilé, le corps de l'épouse Grille, morte de deux balles au front et à la tempe ; Chambige, hagar, n'a, lui, que la joue perforée. Que s'est-il passé ? Double suicide amoureux que l'exaltation et le désespoir ont fait échouer, ou meurtre métrécaniquement mis en scène ? Ce qui s'est joué là est-il un épisode supplémentaire de l'imémoriale série des « mourir d'amour » ? Le mystère rôde.

QUATRE COUPS DE FEU RETENTISSENT, ESPACÉS, DANS UNE CHAMBRE VERROUILLÉE OÙ SE SONT ISOLÉS HENRI CHAMBIGE ET MAGDELEINE GRILLE

Appartenant à la meilleure bourgeoisie coloniale, marqués chacun par des deuils (une sœur et un père, surtout, pour lui, un fils pour elle), les protagonistes ne se connaissent que depuis mai 1887 et ne se sont vus que peu de fois. Huit mois sont-ils suffisants pour susciter un crescendo passionnel, à l'amour fou et totalement impossible qu'empanacherait un sacrifice commun ? Magdeleine Grille a-t-elle été consentante ou victime des manigances d'un gandin jouisseur, nihiliste et émotif, à l'esprit gâté par ses fréquentations parisiennes ? Les sept ans de travaux forcés auxquels est condamné Henri Chambige à l'issue de trois jours de procès sont commués en sept ans de réclusion. Libéré en 1892, il se marie et devient, sous le nom de Marcel Lami, journaliste et écrivain.

et, surtout, œuvres fictionnelles. Car l'affaire Chambige a mobilisé quasi immédiatement les mondes des lettres et des sciences. D'entrée de jeu, Anatole France et Maurice Barrès montent au créneau dans *Le Temps* et *Le Figaro*, le premier hostile à un Chambige frelaté par ses lectures mal assimilées, le second plus mesuré, plaidant pour un coupable dépassé par des idéaux contemporains qu'il n'a su maîtriser. Mais l'œuvre emblématique générée par cette histoire d'amour à mort sera due à Paul Bourget, dont *Le Disciple*, succès romanesque du printemps 1889, se fonde entièrement sur la figure de Chambige, devenue celle de Robert Greslou, un godaureau cynique et manipulateur, inapte à la vie, dévoyé par les théories contemporaines et qu'envapent les charmes du décadentisme morbide.

Accompagneront cette effervescence littéraire des approches dues au psychologue Théodule Ribot ou au criminologue Gabriel Tarde. Ce cocktail vertigineux de plaidoiries impitoyables et de billets amoureux clandestins, de théories psychosociales et de saillies romanesques, Jacqueline Carroy et Marc Renneville l'articulent magistralement, permettant, au travers d'une affaire judiciaire retentissante, aujourd'hui méconnue, de sonder les fantômes et les angoisses d'une époque que traumatisent, la même année, à Londres, les menées autrement sanglantes d'un certain Jack l'éventreur.

FRANÇOIS ANGELIER

MOURIR D'AMOUR. AUTOPSIE D'UN IMAGINAIRE CRIMINEL, de Jacqueline Carroy et Marc Renneville, « La Découverte », « La source », 318 p., 20 €, numérique 15 €.

EXTRAIT

« Chambige pouvait être considéré comme un émule malheureux des couples d'amants suicidés réels (...), ou littéraires (Ralph et Indiana chez George Sand, les amants de Montmorency d'Alfred de Vigny) ; il semblait plutôt être un jeune psychologue de talent ou encore un décadent et un natif se scrutant trop. Le jeune homme placé au banc des accusés était de toute manière introduit de plain-pied dans la République des lettres. (...) Était-il victime de ses lectures ou esclave de son œuvre ? »

MOURIR D'AMOUR, PAGE 22

Le tribunal intime de Mahir Guven

« Les Innocents », ou l'épopée d'une jeunesse née dans les années 1990, entre humour et cruauté

ROMAN
N e parle pas trop. Il faut gagner du temps. C'est bien un mot de trop, jugé impertinent, qui lui vaut d'être assommé par un policier pendant sa garde à vue. Entre la vie et la mort, Noé ne repose dans ses souvenirs pour comprendre comment il en est arrivé là, et s'offrir, dès lors, une seconde chance. Le nouveau roman de Mahir Guven, auteur de *Grand frère* (Philippe Rey), lauréat du prix

Concourt du premier roman en 2018, s'organise autour de ce face-à-face avec un passé banal. Mais au-delà du parcours singulier, où le Noé adulte côtoie celui qu'il a été et l'interroge, le lecteur suit aussi les tribulations de ceux qui l'ont accompagné. Parmi la multitude d'âmes blessées, aussi imparfaites les unes que les autres mais terriblement attachantes, se distingue « la Joce », figure maternelle à la Romain Gary, qui se démène pour que son fils réussisse, en vendant des pizzas, en giflant les emmerdeurs et en présidant, quelque part en deçà de la conscience de Noé, un tribunal intérieur où témoignent ceux qui ont influencé son existence – Gabriel Kalender, réfugié kurde et compagnon de tous les instants, Mehdi Laroui le bizu-

teur, Marjolaine enfin, témoin du viol de sa copine et qui s'est tue, tous passent à la barre. Dans la banlieue de Nantes Entre humour et cruauté, ce roman est également celui des premières fois. La première fois que Noé gagne en jouant aux billes, qu'il nage en apnée, qu'il tente de coucher avec une fille, vainement, et qu'il y arrive, la première fois qu'il se bat, qu'il entend la vérité sur son père, indépendantiste breton et grand rêveur », dira Noé – auxquels Mahir Guven redonne une voix.

JULIETTE HEINZLEF

LES INNOCENTS, de Mahir Guven, Grasset, 496 p., 24 €, numérique 17 €.

ROMAN

Les ailes de l'imaginaire

Deuxième roman du prodige australien Robbie Arnott, né en Tasmanie en 1989, *L'Oiseau de pluie* unit la puissance poétique de la fable à la portée politique d'un pamphlet écologique. L'auteur construit son texte autour d'une figure mythique : un oiseau translucide, « héros immense, couleur de pluie, surgissant des eaux à la verticale sans laisser la moindre onde à la surface ». Peu à peu, des épisodes disjointes – une fermière isolée, une solitaire vivant dans les montagnes une existence d'ermite... – se rejoignent pour composer un récit qui possède la force des légendes populaires anonymes. L'imaginaire de Robbie Arnott se situe à la croisée du fantastique, avec ses créatures fabuleuses, et d'un univers postapocalyptique plus âpre qui renvoie le lecteur envouté à des questions brûlantes – la frénésie de conquête, la soif de brutalité et de destruction, la grande difficulté de l'homme à établir avec le monde naturel un rapport respectueux et apaisé. ■ **ADRIENNE BOUTANG**
► *L'Oiseau de pluie* (The Rain Heron), de Robbie Arnott, traduit de l'anglais (Australie) par Laure Manneau, Gaïa, 268 p., 22,50 €, numérique 17 €.



NOUVELLES

Des Robinsons polaires

« Année après année, l'individu vit seul, séparé de la société ; sans but ; sans activités ; ignorant ce pour quoi il vit désormais et désespérant de revivre un jour pour quelque chose. » Parus pour la première fois en 1910, les *Récits de la perdition* se déploient dans les confins de la Sibérie, au cœur de la Kolyma, où Vladimir Tan Bogoraz (1865-1936) fut envoyé en exil pendant dix ans. À la lisibilité du documentaire et de la fiction, l'auteur, ancien révolutionnaire considéré comme l'un des pères de l'ethnographie russe, y épand la folie douce qui s'empare des esprits soumis à l'isolement, à la rudesse du désert et à l'obscurité de l'hiver polaire. Il y dit avec beaucoup de finesse la beauté de ces terres peuplées de Tchoukhtchis et de Yakoutes, où les opposants politiques rêvent à leur patrie perdue. Avec une tendresse empreinte d'humour, il rassemble les tragédies intimes et les tourments métaphysiques de ces hommes et de ces femmes bannis de la société, prisonniers d'une nature sublime mais à laquelle ils ne peuvent se dérober. ■ **ELOÏSE DUVAL**
► *Récits de la perdition*, de Vladimir Tan Bogoraz, traduit du russe par Marine Le Berre-Semenov, préface de Il Silberstein, Sylphes, 352 p., 23 €.



ROMAN

La magie protectrice de Pinar SeleK

Tenant du conte et de l'utopie libertaire, *Azucena* est le plus précieux des textes de Pinar SeleK. La sociologue féministe, spécialiste des minorités et des migrations, est exilée en France depuis 2011 pour échapper au harcèlement de la justice turque, qui vient de l'exposer à une condamnation à la prison à vie au terme d'un procès inique. Paru en Turquie (2018), puis en Italie (2020), le livre voit dans la version française, rédigée par l'auteur, des fourmis « étardes » devenir « zinzines », jolies formules pour dire la folie joyeuse, la déraison irrésistible. Pour inventer une autre voie, il n'y a que la magie des rencontres, la solidarité et les réseaux souterrains et secrets qui lient utopistes et poètes, dissidents et rêveurs. À Paris, Michel, le cheministe syndicaliste, et à Lyon, Siranouché, l'Arménienne, sont des génies protecteurs ; mais c'est à Nice que s'invente la vie future. Nice, ville traversée et travestie, idéale pour les passe-frontières, les marginaux et les bohèmes. Gouel, l'aède marin qui hésite à se fixer, Manu, la fondatrice des « Paranos », qui militent pour une autonomie authentique, y réinventent l'horizon comme l'amour. Un hymne lyrique et politique d'une infinie tendresse. ■ **PHILIPPE JEAN CATINCHI**
► *Azucena ou Les fourmis zinzines*, de Pinar SeleK, Des Femmes-Antoinette Fouque, 224 p., 14 €, numérique 11 €.



HISTOIRE

L'espionnage style Empire

Les historiens labourent depuis si longtemps le champ napoléonien qu'on pourrait penser qu'aucune archive ne leur a échappé. Erreur. Gérard Arboit projette sur l'Empire les méthodes des « intelligence studies » développées dans les universités anglo-saxonnes, qui consistent à étudier les institutions, individus et opérations concourant à l'information des décideurs. Loin de la « légende dorée » d'un Empereur omniscient grâce à la police de Fouché et à ses espions, ou de la « légende noire » d'une police omniprésente, l'auteur montre la persistance de l'ancien Régime : il n'y aura pas avant 1870 de service consacré à plein temps à l'information sur les ennemis du gouvernement. Les diplomates en poste renseignent sur l'extérieur, la gendarmerie, la police et l'administration sur l'intérieur, plus quelques rares « entrepreneurs de renseignement » rémunérés. Cela n'empêche pas le régime de monter des opérations sophistiquées mais ne le met pas à l'abri des menées équivalentes de Vienne ou de Londres, ni des retournements de l'opinion et des alliances, qui aboutissent à sa chute. ■ **ANTOINE REVERCHON**
► *Napoléon et le renseignement*, de Gérard Arboit, Perrin, 544 p., 25 €, numérique 18 €.

